

Le Canada et l'Afrique



par le Professeur

Fernando Lambert

tant le discours de nos poètes rejoignait celui des Antillais. De même Albert Memmi, de passage à l'Université de Montréal, soulignait certaines attitudes de type colonial qu'il avait remarquées chez les étudiants et les écrivains québécois.

De toute évidence, cette communauté d'expérience ne va pas sans de nombreuses différences. En tout premier lieu, c'est le rapport à la langue en vue de la création d'un langage propre qui mar-

rappeler la recherche de certains écrivains africains bien connus, Yambo Ouologuem, Ahmadou Kourouma, Bernard Zadi Zaourou. La référence à des modèles linguistiques et à des modèles culturels est à peu de choses près la même.

Au Québec, cette recherche d'un langage propre a pris, avec certains auteurs, une forme violente. Ceux-ci ont fait du «joul» -prononciation déformée de cheval- un instrument d'affirmation,

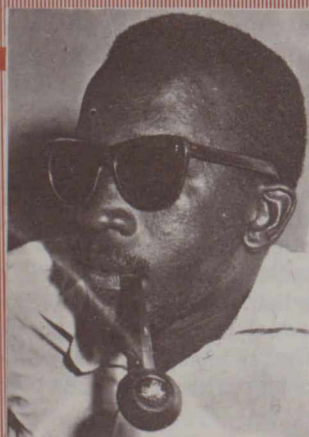
québécoise prête à comparaison avec la littérature négro-africaine : c'est le rapport à l'oralité comme source de formes littéraires et de modèles d'écriture. Aussi étonnant que cela puisse paraître, la majorité du peuple québécois a connu jusqu'à la deuxième guerre mondiale une riche tradition orale : il s'agit de la population paysanne. Notre littérature comprend donc des contes et de bons conteurs, Félix-Antoine Savard et Jacques Ferron, par exemple.

L'épopée également a servi de modèle de récit. *Pélagie-la-charrette* d'Antonine Maillet, épopée acadienne vient de recevoir le prix Goncourt 1979.

Il semble bien qu'il faille voir dans le goût marqué pour la chanson au Québec, une influence de notre tradition orale. La chanson québécoise n'a rien à voir avec la chansonnette. Elle retrouve en fait la forme première de la poésie, toujours associée à la musique. Nos meilleurs écrivains s'intéressent à la chanson : Félix Leclerc, Gilles Vigneault, etc. Celle-ci a même acquis un statut littéraire. Elle est étudiée à l'université comme texte poétique.

La thématique permet également de dégager beaucoup de points communs aux deux littératures. Ces thèmes se développent selon les directions spécifiques toutefois. On dit un pays qu'il faut connaître, dont il faut se rendre maître, qu'il faut construire. Ce pays est avant tout un espace qu'il faut apprivoiser. On chante l'amour, la vie, le quotidien. On traduit les tensions propres au Québec, les problèmes politiques intérieurs, les problèmes avec nos voisins anglophones. Mais on dit aussi l'espoir d'un peuple qui, selon l'expression de Césaire, «s'est mis debout».

La comparaison peut être longuement développée entre nos deux littératures. Leur avenir même est semblablement lié à une évolution socio-politique. Elles sont confrontées à des problèmes semblables : serrer de très près une réalité sans cesse en mouvement, tout en visant l'universel, la durée ; assurer une diffusion qui est garante de leur développement ; transformer la problématique qui menace leur avenir.



Ousmane Sembène



Birago Diop

que un écart fondamental. C'est la différence essentielle qui existe entre l'héritage colonial dans le cas de l'Afrique et un héritage culturel dans le cas du Québec.

Il est toutefois étonnant de trouver chez les écrivains québécois le souci de prendre leurs distances du français de France, dans un besoin d'affirmer par là, leur différence. La recherche langagière, au Québec, a été effectuée principalement par le roman et elle n'est pas sans

opérant par ce qui a servi à d'autres à nier notre être. Pour Michèle Lalonde, «le joual est la version détériorée, colonisée de la langue québécoise». L'ensemble des écrivains toutefois n'ont pas connu ce passage par le «joul». Ils ont tenu cependant à affirmer le statut particulier du français québécois, à conserver les particularités de la langue québécoise, les revendiquant comme constitutives de leur différence.

Une autre dimension de la littérature